



Chapitre 41 : Arc 7-Chapitre 41 — Ce que le monde a fait

Par natsucaron

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

I.

Il n'y avait presque rien à ranger.

Sigurd s'en aperçut ce matin-là, en étalant ses affaires sur la paillasse : une chemise, une deuxième chemise que Kveldulf lui avait donnée en janvier, une pierre à aiguiser, du fil et une aiguille, une écuelle, un peu d'argent qui traînait depuis Vatnsfjörd et qui n'avait servi à rien pendant un an. Une carte de contrebandier pliée en huit. Un galet plat percé d'un trou.

Une lettre décachetée qu'il avait lue trois fois et qu'il n'avait jamais relue depuis.

Il roula tout ça dans la couverture neuve et ça fit un paquet ridicule. Il resta assis à le regarder un moment.

Kveldulf entra, vit le paquet, ressortit.

Ils firent ça toute la matinée. Ils se croisaient, ils commençaient une phrase sur le temps ou sur les nasses, ils la finissaient, ils repartaient chacun de son côté. À midi, Sigurd finit par demander la seule chose pratique qu'il avait en tête :

— Je vous dois combien ?

Kveldulf le regarda comme s'il venait de dire une obscénité.

— Sors de chez moi, dit-il.

Et il sortit lui-même, ce qui gâcha l'effet, et ils se retrouvèrent tous les deux dehors sans savoir quoi faire de leurs mains.

C'est à ce moment-là que Kveldulf s'immobilisa et regarda vers le sud.

Sigurd suivit son regard. Il ne vit rien pendant plusieurs secondes — juste les roseaux, l'eau libre depuis le dégel, la brume basse.

Puis il vit la barque.

Elle avançait à la perche, lentement, avec un seul homme dedans, et elle était encore à trois



cents pas.

— Ah, dit Kveldulf.

Il ne bougea pas. Il ne demanda pas qui c'était. Et Sigurd comprit, à sa manière de ne rien demander, qu'il le savait déjà.

II.

Il avait vieilli de quatre ans en un.

Ce fut la première chose que Sigurd remarqua quand Álvaldr accosta : la même carrure, le même manteau gris couvert de boue, la même barbe de trois jours — et quelque chose de creusé sous les yeux qui n'y était pas dans un vallon d'ajoncs. Il portait toujours son arme dans le dos, enveloppée aux deux bouts.

Il sauta sur la berge, tira sa barque de deux pas, et se redressa.

Il regarda Sigurd.

Et il s'arrêta net.

Ce fut bref — une seconde, peut-être deux — mais Sigurd le vit très bien, et il n'était pas préparé à ce que ça lui fasse quelque chose. L'homme le parcourut du regard : les cheveux dans le cou, les épaules, les avant-bras nus au mois de mars, la rune qui remontait au-dessus du coude, les deux étoiles blanches, l'absence de cape. La manière dont il se tenait.

Álvaldr ne dit rien du tout à ce sujet.

Il tourna la tête vers la maison, où Kveldulf attendait, immobile, les bras le long du corps.

Et il monta la pente.

Ils se regardèrent à quatre pas de distance pendant un temps que Sigurd trouva insupportable.

— Tu as pris du dos, dit Kveldulf.

— Vous avez pris de la gueule.

— C'est le marais.

— C'est l'âge.

Ils restèrent là.



— Tu avais dix-neuf ans, dit Kveldulf.

— J'en ai quarante-deux.

— Oui.

Álvaldr hocha la tête lentement, une fois.

— Vous êtes parti sans un mot, dit-il.

Il l'avait dit sans colère et sans reproche, exactement du ton dont on énonce une chose qu'on porte depuis longtemps et qu'on a fini par ranger — et c'était pire, et Sigurd vit le visage de Kveldulf changer.

— J'ai laissé un papier.

— *Je pars, ce n'est pas contre vous, ne me cherchez pas.* — Álvaldr eut un petit mouvement d'épaules. — Je l'ai lu je ne sais combien de fois. Ornir l'avait mis dans le tiroir de la cuisine et il ne le fermait pas. Pendant deux ans, tous les gosses de cette maison ont su où était ce papier.

Kveldulf ne dit rien.

— Vous m'avez porté sur vos épaules, dit Álvaldr. J'avais quatre ans. Vous m'avez montré les toits. — Il se détourna vers le marais. — Et un matin vous n'étiez plus là et personne n'a jamais su pourquoi, et j'ai passé quinze ans à me demander ce que j'avais fait.

— Tu n'as rien fait.

— Je sais. Je le sais depuis longtemps. — Il se retourna. — Ce n'est pas ce que je vous reproche.

— Alors quoi ?

— Que vous ayez décidé tout seul que c'était mieux comme ça, dit Álvaldr. Vous l'avez fait pour nous protéger. Je m'en doutais à vingt ans et j'en ai été certain à trente. Ça ne change rien : vous nous avez pris quelque chose sans nous demander.

Il ramassa son sac.

— Je vais boire, dit-il. J'ai mis trois jours dans vos roseaux, et vos roseaux sont une saloperie.

III.

Ils entrèrent. Kveldulf fit chauffer de l'eau. Álvaldr mangea du poisson froid debout, contre le mur, comme un homme qui a l'habitude de manger debout.

— Vous êtes venu il y a un an, dit Sigurd.

Il l'avait dit à Kveldulf, pas à Álvaldr.

Il y eut un silence.

— Un mois après ton arrivée, dit Álvaldr en essuyant ses doigts. Vous étiez sur la berge nord tous les deux, tu étais en train de rater quelque chose et il te regardait sans rien dire. Je suis resté dans les roseaux une heure et je suis remonté à la maison le soir, quand tu dormais.

Sigurd se tourna vers Kveldulf.

— Vous ne me l'avez jamais dit.

— Non.

— Un an. Un an entier et vous—

— Ce n'était pas contre toi, dit Álvaldr. C'était mon idée et il a dit oui en trois secondes, ce qui était la bonne réponse. — Il posa son écuelle. — Un homme qui apprend ce genre de chose ne doit pas avoir un pied dehors. Si je t'avais donné des nouvelles tous les trois mois, tu aurais passé l'année à attendre le message suivant. Tu aurais travaillé la moitié du temps et tu serais parti au premier qui t'aurait déplu.

— Vous n'aviez pas le droit.

— Non, dit Álvaldr. Je te dois des excuses et tu ne les auras pas, parce que je le referais.

Il tira un tabouret et s'assit enfin.

— Bon, dit-il. Assieds-toi, garçon. J'ai trois choses et une seule est bonne.

IV.

— La brume est vivante.

Ce fut la première, et il la donna en premier exprès, et Sigurd s'assit vraiment.

— Ils sont arrivés là-bas à la fin de l'été dernier. Ils ont regardé la maison neuf jours. — Álvaldr parlait posément, en donnant les faits dans l'ordre, comme il avait donné les neuf morts un an plus tôt. — Ce n'était pas une prison. C'était une ferme avec vingt-deux enfants dedans et quatre gardes, et une barrière qu'on laissait ouverte parce qu'aucun gosse n'essayait de sortir. Tu comprends ce que ça veut dire ?

— Oui, dit Sigurd.

— Bien. Elle est entrée par le toit du fournil, la nuit. Le petit est resté dehors sur le chemin d'accès et il a tenu la porte, comme d'habitude, et d'après ce que j'ai eu il l'a tenue très correctement contre trois hommes pendant un quart d'heure.

— Et ?

— Et elle a trouvé sa sœur. — Álvaldr laissa un temps. — Elle l'a trouvée, elle l'a sortie, et elle a ouvert le dortoir des grands en repassant. Il y a des gosses qui sont partis dans la nuit. Combien, je ne sais pas. Combien sont arrivés quelque part, je ne sais pas non plus, et je ne le saurai probablement jamais.

Il fit tourner son écuelle vide entre ses doigts.

— Ils étaient dehors, tous les trois, dans la cour. C'était fini. — Il releva les yeux. — Et il y a quelqu'un qui est sorti du bâtiment principal.

Sigurd sentit le froid arriver.

— Elle s'est battue contre lui quatre minutes. C'est elle qui donne le chiffre et je la crois, parce qu'elle est du genre à compter. — Álvaldr posa l'écuelle. — Elle m'a écrit trois lignes là-dessus et il y en a une que je te répète mot pour mot : *je ne sais pas ce qu'il portait*.

— Comment ça ?

— Quatre minutes contre quelqu'un, à moins de trois pas la moitié du temps, et elle est incapable de dire quel élément c'était. — Il attendit. — Elle a vu quelque chose, forcément. Elle n'a pas su le nommer. Elle dit qu'à la troisième minute elle a compris qu'elle ne comprendrait pas, et qu'à partir de là il n'y avait plus qu'une chose à faire.

— Fuir.

— Fuir. Elle a ouvert sa brume sur toute la cour et elle est partie avec les deux autres. — Álvaldr écarta les mains. — Sans la brume, ils mouraient là. Tous les trois, dans cette cour, en moins d'une minute. Elle le sait, elle l'a écrit, elle ne se raconte rien.

— C'était un des Neuf.

— Elle le pense. Moi aussi. — Le visage d'Álvaldr était fermé. — Et si c'est vrai, elle est la deuxième personne que je connaisse qui en ait vu un et qui soit revenue.

V.

— Elle a perdu le bras gauche.

Álvaldr le dit sans préparation, parce qu'il n'y avait pas de manière de le préparer.



Sigurd ne dit rien.

— Dans la cour, dit Álvaldr. Pendant les quatre minutes.

Sigurd releva la tête.

— Elle ne raconte pas comment et je ne vais pas inventer, dit Álvaldr. Elle écrit une phrase là-dessus et une seule, et je te la donne telle quelle : *il me l'a pris au troisième échange et je n'ai pas vu avec quoi.*

Le silence, dans la pièce, se modifia.

— Elle n'a pas vu avec quoi, répéta Sigurd.

— Elle n'a pas vu avec quoi. — Álvaldr hocha la tête lentement. — Au-dessus du coude, sur place, en un seul coup. Une fille qui a passé quatre ans à lire les armes des gens avant qu'elles arrivent, et elle ne sait pas ce qui lui a enlevé un bras à trois pas de distance en plein jour.

Sigurd ne dit rien.

— Et elle a tenu encore une minute après ça, dit Álvaldr. C'est le chiffre qu'elle donne. Une minute avec un bras en moins, en face de cette chose-là, et ensuite elle a ouvert sa brume sur toute la cour et elle est sortie de là avec deux personnes.

Il fit tourner son écuelle vide.

— C'est le petit qui l'a nouée. Avec une de ses chaînes, à ce que j'ai compris, parce qu'il n'avait rien d'autre à portée de main et qu'il n'y avait pas trois secondes pour chercher mieux. — Il reposa l'écuelle. — Ils ont marché huit jours comme ça. Ça a tourné, évidemment. Une chose faite de cette manière-là tourne toujours. Ils se sont arrêtés dans une grange et une femme d'un village a repris le moignon proprement, parce qu'il fallait bien que quelqu'un le fasse.

Il s'arrêta une seconde.

— Le petit l'a tenue.

Sigurd ferma les yeux.

Il revit un garçon de quatorze ans dans un couloir de quatre pas de large, avec le bras gauche noir jusqu'aux doigts, en train de dire *bah* à cinq hommes qui venaient le tuer.

— C'était le gauche, dit-il. C'était déjà le gauche. Bárðr l'a ouverte à ce flanc-là et elle ne pouvait plus rien porter de ce côté depuis Svartahöfn.

— Je sais.



— Elle se bat à deux dagues.

— Elle se battait, dit Álvaldr.

Il laissa ça poser un moment, puis il se pencha en avant.

— Écoute-moi, parce que tu vas faire une bêtise avec ça pendant six mois si personne ne te le dit maintenant. Elle est vivante. Elle a fait ce qu'elle voulait faire depuis quatre ans et elle l'a fait. Elle est sortie d'une cour où elle aurait dû mourir, en emmenant les deux personnes qu'elle était venue chercher, contre quelqu'un dont elle n'a même pas pu identifier l'élément. — Il tapa une fois sur son genou. — Un bras, c'est cher. Ce n'est pas trop cher. Ne va pas décider à sa place que sa vie est gâchée : elle t'arracherait la tête.

VI.

— Et la petite ? dit Sigurd.

— Vivante.

— Et ?

Álvaldr le regarda.

— Et rien, dit-il. C'est tout ce que j'ai.

— Comment ça, c'est tout ?

— Trois messages en quatre mois. Le premier disait qu'ils étaient sortis à trois. Le deuxième disait le bras. Le troisième disait où ils allaient. — Il écarta les mains. — Il n'y a pas une ligne sur sa sœur. Pas une. Ni son état, ni ce qu'elle dit, ni si elle mange, ni rien du tout.

Sigurd le regarda.

— Vous n'avez pas demandé ?

— Non, dit Álvaldr. J'ai remarqué et je n'ai pas demandé. — Il se cala sur son tabouret. — Quand quelqu'un ne parle pas d'une chose dans trois messages de suite, ce n'est pas un oubli. Elle te le dira quand elle te verra ou elle ne te le dira pas, et ce n'est ni à moi ni à toi de forcer cette porte.

Il ramassa son écuelle et la porta au seau.

— Ils sont partis vers l'ouest, dit-il. Vers les hauteurs de Jörd.

Sigurd releva la tête.



— Le Refuge.

— Le Refuge.

— Il est encore debout ?

— Il l'est. — Álvaldr rinça l'écuelle. — Pas comme avant. Ils ont perdu le grand bâtiment et ils n'ont pas eu de quoi le remonter, alors ils vivent dans les communs et dans la forge. Il y a une quinzaine de gosses au lieu de trente. Halfdan est mort il y a deux ans, je ne sais pas de quoi. Bragi a soixante-dix ans et il forge encore.

Il posa l'écuelle à l'envers sur la planche.

— Et Birgit est vivante, dit-il.

Kveldulf, qui n'avait pas dit un mot depuis un long moment, remua sur son banc.

— Elle chante toujours ? demanda-t-il.

— Il paraît que oui.

— Ah, dit Kveldulf.

Il ne dit rien d'autre.

— C'est le seul endroit du continent qu'elle connaisse où on peut poser une gamine de dix ans et attendre, dit Álvaldr. Pas un endroit fort. Un endroit lent, avec des vieux patients dedans et personne qui pose de questions. — Il regarda Sigurd. — Pour ce qu'elle ramenait, c'était le bon choix, et je crois qu'elle l'a su en le faisant.

VII.

— La deuxième chose, dit Álvaldr.

Il se rassit.

— Ça vient d'un marin, dans un port du sud, il y a un mois et demi. Il avait bu et il en parlait à qui voulait l'entendre parce qu'il en rêvait la nuit. Un des miens l'a écouté trois heures et me l'a envoyé.

Il joignit les mains.

— Il fait un ravitaillement, l'été, sur un lac du nord. Une fois toutes les trois semaines : de la farine, du lard, de l'huile, pour des hommes postés quelque part au bout de l'eau. Il ne sait pas qui ils sont, il ne pose pas de questions, on le paye bien.



Sigurd s'était mis à écouter d'une manière différente.

— Il y va en décembre. — Álvaldr le regardait. — Il entre dans une crique fermée par la brume, au pied d'une paroi.

— Continuez.

— Ils étaient six. Il les a tous retrouvés.

Le feu craqua dans le silence.

— Ils étaient dehors, dit Álvaldr. Sur la grève, dans la glace, à des endroits différents. Aucun n'était dans l'abri. Ils avaient leurs armes — deux avaient dégainé, un tenait un arc avec une flèche encochée.

— Comment ils sont morts ?

— C'est ce qu'il n'arrivait pas à raconter, dit Álvaldr. Il l'a répété quatre fois de manières différentes et ça revenait toujours au même : pas une blessure. Pas de sang, pas de coup, rien de cassé, aucune marque de brûlure. Six hommes armés couchés dans une crique fermée, et le seul qui avait quelque chose, c'est celui à l'arc, qui saignait du nez.

Sigurd ne bougeait pas du tout.

— Et la paroi était ouverte, dit Álvaldr. C'est le mot qu'il a employé. Il dit qu'il y avait un trou dans la falaise, avec un escalier au fond, et qu'il n'est pas descendu et qu'il n'a pas voulu regarder.

Il attendit.

— Voilà. C'est tout ce que j'ai, et je ne sais pas ce que ça veut dire. Toi, si.

Sigurd regardait le feu.

Il pensait à une salle basse et à un vieil érudit de lumière au-dessus d'un bassin, qui expliquait à quatre personnes assises sur des bancs d'élèves qu'il y avait trois lois, et qu'il existait des Mots que les vivants ne devaient jamais prononcer, non parce qu'ils étaient dangereux à manier — parce que les dire, c'est les appeler.

Il pensa à une enfant de neuf ans qui avait promis de fermer le rouleau et de passer à autre chose.

Elle en avait quatorze maintenant. Elle avait eu cinq ans pour lire.

— Je ne peux pas vous le dire, dit-il.

— Je m'en doutais.



— Ce n'est pas contre vous.

— Je sais, dit Álvaldr. C'est ce qu'on répond dans cette famille.

Il ne regarda pas Kveldulf en le disant, ce qui fut la seule méchanceté de la journée.

VIII.

— Et la troisième chose, dit Sigurd.

— La troisième chose, c'est qu'il n'y a rien.

Álvaldr écarta les mains, paumes en l'air.

— Une enfant est sortie de cette falaise en décembre. Depuis, personne n'a rien vu, rien entendu, rien signalé. J'ai fait passer le mot en novembre, avant même la crique, en prévision : une fille d'une douzaine ou d'une quinzaine d'années, seule ou avec un vieil homme, qui descendrait du nord. Tous mes relais. Les bacs, les auberges, les fermes de la route de l'eau.

— Et ?

— Rien. Pas une ligne. Trois mois.

Sigurd encaissa.

— Ça ne veut pas dire ce que tu crois, dit Álvaldr aussitôt. Le nord en hiver, c'est vide. Il y a quatre routes et deux d'entre elles sont fermées par la neige de novembre à avril. Si elle a hiverné quelque part, on ne l'a pas vue passer parce qu'elle n'est pas passée. — Il haussa les épaules. — Ou alors elle voyage bien. Ça arrive.

— Ou alors ils l'ont prise.

— S'ils l'avaient prise, je le saurais, dit Álvaldr, et pour la première fois sa voix eut quelque chose de tranchant. Une chose pareille ne se garde pas silencieuse. Il y aurait eu du mouvement, des hommes déplacés, des relais qui se ferment. J'ai regardé ça pendant trois mois avec attention et il ne s'est rien passé du tout.

Il se pencha.

— Écoute-moi bien, parce que c'est important et parce que tu vas y penser toutes les nuits. // *ne s'est rien passé* peut vouloir dire qu'elle est morte quelque part sous la neige. Ça peut aussi vouloir dire qu'elle est très bien cachée, ou très bien accompagnée, ou simplement qu'elle est plus maligne que mes relais. Je ne sais pas laquelle et je ne vais pas te vendre celle qui te ferait plaisir.

Il se leva.

— Ça fait quatre mois qu'elle est dehors, dit-il, et personne au monde ne sait où elle est. Y compris eux. C'est tout ce que j'ai.

IX.

Sigurd sortit peu après et resta longtemps sur la berge nord, devant la souche du saule et son cercle de pierres remis droit le matin même.

Il ne se passa rien dans sa tête. Ce fut ça, le plus étrange : il avait attendu ces nouvelles pendant un an, il les avait toutes reçues en une heure, et il n'y avait rien à l'intérieur — juste une sorte de bourdonnement plat, et l'envie idiote d'aller relever des nasses qui n'avaient pas besoin de l'être.

Il fit le compte, parce qu'il faisait toujours le compte.

Kára vivante avec un bras. Leiv vivant. Mona vivante et personne ne sait dans quel état. Six hommes morts sans une marque dans une crique du nord. Une gamine de quatorze ans dehors depuis quatre mois, quelque part, et le monde entier ne sait pas plus où elle est que lui.

Quatre vivants sur quatre.

Il essaya de se dire que c'était bien. Il n'y arriva pas complètement, et il rentra quand il commença à faire froid.

Dans la maison, les deux vieux étaient assis de part et d'autre du feu et ne parlaient pas.

Ils s'arrêtèrent quand il entra, ce qui voulait dire qu'ils parlaient avant.

— Je vais dormir, dit Sigurd.

Il monta dans la tour, où il n'avait pas dormi depuis onze mois et où il y avait encore la paille de son premier soir. Il s'allongea dessus tout habillé.

Et à travers le plancher, longtemps après, il entendit.

Il n'entendait pas les mots. Il entendait les deux voix, en alternance, sur un rythme lent, avec de longs silences entre — et à un moment celle de Kveldulf, plus basse que d'habitude, posa une question courte.

Il y eut un silence très long.

Puis Álvaldr répondit quelque chose de bref, et ce fut tout : ils ne parlèrent plus après ça.

Sigurd apprit ce qui s'était dit bien des années plus tard, par Álvaldr, un soir, à un tout autre propos.

Kveldulf avait demandé : *est-ce qu'il a parlé de moi ?*

Et Álvaldr avait dû lui répondre qu'il n'en savait rien, parce qu'il était parti du Refuge à vingt-trois ans, qu'il n'y était jamais retourné, et qu'il n'avait pas revu Ornir depuis dix-huit ans non plus.

Ils étaient deux dans cette pièce à avoir laissé le vieux mourir sans être revenus, et deux à ne pas savoir ce qu'il en avait pensé.

X.

Álvaldr repartit le lendemain à l'aube.

Il proposa à Sigurd de le prendre dans sa barque — trois jours de gagnés sur les roseaux, et il allait vers l'ouest de toute façon.

— Je pars dans deux ou trois jours, dit Sigurd.

Álvaldr le regarda un moment.

— D'accord, dit-il.

Il ne demanda pas pourquoi, et Sigurd lui en fut reconnaissant, parce qu'il n'avait aucune réponse. Son année était finie depuis quatre jours. Son paquet était fait depuis la veille. Il n'y avait plus rien à faire sur cette île et il n'arrivait pas à en descendre.

Álvaldr poussa sa barque à l'eau et monta dedans.

— Garçon.

— Oui ?

— La côte ouest, le galet. Il est toujours bon. — Il prit sa perche. — Et si tu passes à moins de deux jours de Vatnsfjörd, va voir la femme de l'auberge. Elle garde ton courrier et elle demande de tes nouvelles à tous ceux qui montent.

Il poussa.

Il était à dix pas quand il ajouta, sans se retourner :

— Il t'a bien travaillé.

Sigurd ne sut pas si c'était pour lui ou pour l'homme qui se tenait dix pas derrière lui, et il ne se

retourna pas pour vérifier.

XI.

Le messenger arriva quatre jours plus tard, en fin d'après-midi.

Ils l'entendirent avant de le voir — quelqu'un qui traversait les roseaux au sud en faisant un bruit épouvantable, sans prendre aucune précaution, en tombant deux fois.

Kveldulf sortit avec sa lame.

C'était un garçon d'une vingtaine d'années, du village du bord, que Sigurd ne reconnut pas et que Kveldulf reconnut à moitié. Il était couvert de boue jusqu'aux épaules, il avait perdu une botte, et il tremblait tellement qu'il ne put rien dire pendant une minute entière.

Ils le firent asseoir. Il but trois gobelets d'eau de suite.

— Ils sont au village, dit-il enfin.

— Qui ?

— Je ne sais pas qui ! — Sa voix partit dans les aigus. — Ils sont arrivés il y a six jours. La nuit. Par l'eau, en trois bateaux, ils sont entrés sans un bruit et au matin ils étaient partout.

— Combien ?

— Quarante. On les a comptés. Quarante, peut-être un ou deux de plus.

Kveldulf ne bougeait pas.

— Ils ont tué quelqu'un ?

— Non. — Le garçon secoua la tête violemment. — Non, c'est ça le pire, ils n'ont rien fait. Ils n'ont rien pris, ils payent ce qu'ils mangent, ils ne crient sur personne. Ils ont mis quatre hommes sur le bac, quatre sur la route du nord, quatre sur celle du sud, et le reste dort dans la grange à sel. Et ils attendent.

— Qu'est-ce qu'ils demandent ?

Le garçon leva les yeux vers Kveldulf.

— Vous, dit-il.

Il déglutit.

— Ils demandent l'homme du fond. Ils demandent depuis six jours, à tout le monde, poliment, un par un. Ils ont commencé par le passeur. — Il serra ses mains l'une contre l'autre. — Ils veulent savoir combien de jours il faut pour traverser, et par où, et s'il y a une autre entrée, et si quelqu'un connaît le chemin.

— Et quelqu'un le connaît ?

— Non. Personne n'y va jamais.

Sigurd s'était accroupi en face de lui.

— Est-ce qu'ils portent quelque chose ? dit-il. Une marque, un signe, une couleur ?

— Ils sont en sombre. Des tuniques.

— Regarde-moi. Est-ce qu'il y a quelque chose sur l'épaule ?

Le garçon le regarda, et il vit sur son visage que ce n'était pas une question au hasard, et ça le fit trembler davantage.

— Un triangle, dit-il. Noir. Cousu à même le tissu, sur l'épaule gauche. Comment vous—

Sigurd se releva lentement.

Kveldulf le regardait.

— C'est eux, dit Sigurd.

— Tu es sûr ?

— Je les ai vus défoncer une porte à trois cents lieues d'ici. Je les ai vus dans un vallon d'ajoncs et dans une cour de fort. — Sa voix était très calme et il s'en étonna lui-même. — C'est le culte. Ils sont venus pour moi.

— Ils demandent l'homme du fond, dit Kveldulf.

— Ils demandent l'homme du fond parce qu'ils savent que je suis chez lui. — Sigurd secoua la tête. — Ça fait un an. Il leur a fallu un an pour recoudre un achat de sel et un gamin qui a demandé son chemin à un passeur, et ils l'ont fait, et maintenant ils sont quarante à trois jours d'ici.

Le garçon du village les regardait l'un après l'autre.

— Je suis parti la nuit, dit-il, comme s'il fallait s'en excuser. Personne ne voulait. Ma mère ne voulait pas. J'ai dit que j'allais aux nasses et je suis parti par le sud, et j'ai mis quatre jours parce que je me suis perdu deux fois.



— Tu as bien fait, dit Kveldulf.

— J'ai fait attention, dit le garçon. Je vous jure. Je n'ai croisé personne, j'ai dormi le jour, et—

Kveldulf ne l'écoutait plus.

Il regardait par-dessus son épaule, vers le sud, vers les roseaux, et son visage n'avait plus aucune expression du tout.

Sigurd suivit son regard.

L'homme était debout à la limite des joncs, à quarante pas, les bras le long du corps. Il ne se cachait pas. Il devait être là depuis un moment.

Il portait un manteau de voyage ordinaire, une épée simple à la hanche, et il avait les cheveux clairs coupés court.

Le garçon du village vit leurs visages, se retourna, et se mit debout d'un bond en renversant le gobelet.

— Il s'est perdu deux fois, dit Ulfar. J'ai failli l'aider.

Publié sur [Fanfictions.fr](https://www.fanfictions.fr).

[Voir les autres chapitres.](#)

*Les univers et personnages des différentes oeuvres sont la propriété de leurs créateurset producteurs respectifs.
Ils sont utilisés ici uniquement à des fins de divertissement etles auteurs des fanfictions n'en retirent aucun profit.*

2026 © Fanfiction.fr - Tous droits réservés